Document generated on 04/25/2024 9:01 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Nina Berberova
Le chemin du retour

Number 35, March–April–May 1989

Littérature soviétique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20131ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(1989). Nina Berberova : le chemin du retour. *Nuit blanche*, (35), 40–42.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

NINA BERBEROVA LE CHEMIN DU RETOUR

La vénérable Lydia Tchoukovskaïa[1] a, en son temps, dénoncé les années brejnéviennes comme celles qui privaient la littérature soviétique de, entre autres, Vassili Axionov, Vladimir Voïnovitch, Vladimir Maximov et Andrei Siniavski, en même temps qu'elles privaient ceux-ci du contact véritable avec la langue, la culture et les écrivains russes. Il n'échappe à personne que l'Histoire de la littérature soviétique est en partie une histoire d'exil. Aussi les éditeurs ont-ils entrepris un immense travail de rapatriement éditorial qui permettra notamment la publication de l'oeuvre de Nina Berberova dans son pays d'origine.

On prépare au premier chef la rentrée littéraire d'Alexandre Soljenitsyne (et pas du tout dans l'angoisse qu'on pourrait imaginer) et la publication ô combien plus attendue d'une bonne part de l'oeuvre de l'écrivain russe le plus connu de ce siècle, Vladimir Nabokov — pour ***Lolita***, reste à voir... La mesure touche aussi les exilés intérieurs de l'Histoire, Boris Pilniak, Alexandre Zamiatine et Andrei Platonov, pour lesquels le public francophone bénéficie déjà des traductions et de la diffusion assurées par les éditions L'Âge d'Homme.

Il se passe décidément des choses en Union Soviétique, et qui affectent la vaste diaspora russe. C'est ainsi que sur le recueil de nouvelles d'Edward Limonov paru récemment chez Ramsay, ***Des incidents ordinaires***, il est dit de l'auteur qu'il «n'est pas un dissident politique».

Nina Berberova Actes Sud

Dans cette optique, le cas de Nina Berberova étonne: il revient en effet à son éditeur français, Hubert Nyssen(Actes Sud), de négocier avec l'agence soviétique VAAP les contrats et arrangements qui rendront à la romancière et biographe de Tchaïkovski, Borodine (le musicien Alexandre et non le romancier Léonide dont il est ailleurs question dans ces pages), Blok et de la baronne Budberg ce qui aurait dû être son premier public[2]. La vie, plutôt que la politique, en avait décidé autrement: en 1922, elle quittait l'URSS pour l'amour de celui que Nabokov et Maxime Gorki ont considéré comme le plus grand poète russe de ce siècle, Vladislav Felitsianovitch Khodassevitch (réhabilité en 1986). Elle avait 21 ans, elle était née à Petersbourg, elle savait depuis longtemps qu'elle ferait dans la littérature: «À onze ans, j'ai entendu dire qu'on devait choisir une profession. On ne choisit pas sa vie, arrive ce qui doit arriver; mais la profession, il faut la choisir. J'ai dressé une liste alphabétique des métiers; acrobate, actrice... Il y en avait peut-être une vingtaine — pour une gamine, c'est pas mal. *Écrivain*. J'ai voulu être écrivain. J'ai copié des vers de Pouchkine, de Lermontov, puis on m'a expliqué ce que c'était».

Quelqu'un à qui je dis que je dois préparer un reportage sur la littérature soviétique, avance avec aplomb et accent pointu: «Ainsi, vous rentrez de Paris.» Depuis Ivan Bounine (prix Nobel de 1933), auteur notamment des ***Allées sombres*** (L'Âge d'Homme,1987) et du ***Monsieur de San Francisco*** (Stock, 1984), depuis Iouri Annenkov, Michel Ossorguine, Nina Berberova et tant d'autres, il existe en effet un milieu littéraire parisien des émigrés russes, ce dont les revues ***Continent*** et ***Lettre internationale*** sont des preuves de la vitalité.

Résurrections

Les onze ans de M^me^ Berberova nous ramènent en 1912. C'est que Nina Nikolaïevna est née sous Nicolas II, empereur de toutes les Russies. Comme elle a deviné ma joie de voir par elle déjouée la longueur de notre siècle, elle me parle de la commotion causée chez les popes par la mort de Tolstoï — pas le romancier Alexis (mort en 1945), non: Lev Nikolaïevitch, *notre* Léon. Cela se passait tout de même en 1910, elle avait neuf ans, un âge dont on garde de tenaces souvenirs!

Dans sa biographie de Tchaïkovski, elle raconte qu'elle a connu la belle-soeur (vieillissante, il est vrai...) du musicien, Praskovna Vladimirovna, née Konchina. J'accuse le choc: Piotr Illitch, c'est le XIX^e^ siècle, ***Manfred***, l'écriture symphonique d'autrefois, ***L'ouverture 1812***. Je le lui dis. La mention de celle que Tchaïkovski appelait Ponia la met en joie, elle se la rappelle vive. Pour peu elle lui prêterait les qualités qui, d'évidence, émanent d'elle-même — la vivacité, justement, dans tout ce que le mot désigne, y compris l'aptitude à donner le mot juste, toujours, dans une conversation tenue ni en russe ni en anglais (elle habite Princeton, N.J., depuis 40 ans). Elle ajoute, car elle sait concourir au bonheur d'une conversation: «Je comprends que Tchaïkovski vous paraisse lointain. J'ai cette impression face à Bach!»

Nina Berberova raconte que, depuis la réhabilitation de son premier mari, V.F. Khodassevitch, elle reçoit du courrier *de là-bas*, des lettres simplement adressées au professeur retraité N. Berberova, Princeton University, USA. «Dans quatre ou cinq ans, cette anecdote ne sera même plus amusante...»

Dire juste et court

Qu'il ne soit jamais question de la Révolution, sinon par nécessité dramatique (ainsi le départ pour la France des personnages de ***Le laquais et la putain***), pourra surprendre, surtout si l'on considère l'immense production romanesque des thuriféraires du Nouveau Régime, surtout à partir de 1932 (où coup sur coup la revue ***Literatournaïa Gazeta***, Staline et l'Union des écrivains définissaient les préceptes du réalismes socialiste), d'une part, et la contrepartie dénonciatrice des exilés, d'autre part. Nina Berberova nous rappelle qu'elle a quitté la jeune Union Soviétique non par désaccord avec Lénine (encore vivant à cette époque), Trotski ou qui que ce soit d'autre, mais parce qu'elle partait avec Khodassevitch. «Je prends la Révolution comme quelque chose qui est arrivé. Il n'y a pas à pleurer, à se pendre: c'est la vie, simplement, comme la pluie qui tombe.» Mais, fondamentalement, voyons-y avec elle un choix d'écrivain: la Sonetchka de ***L'Accompagnatrice*** et la Tania du ***Laquais*** n'ont pas pour nature et fonction de se dresser contre l'Histoire mais d'être portées par l'histoire, les événements. Quant à Aliocha, *l'Astachev à Paris* du titre, il a cette répartie qui dit tout: «Vos papiers sont parfaitement en ordre. Cela, maman, s'appelle le confort...» (***Astachev***, p. 9).

Cela s'appelle la littérature, la magie réitérée de roman en roman, des *plaquettes* qui justifient l'art de faire court et le luxe de se taire là où la partition exige le silence. Comment cela sera-t-il reçu dans un pays où l'on désigne par nouvelle un ouvrage de la taille d'***Au bord de l'Irtych*** de Serguei Zalyguine (Gallimard, 178 pages bien tassées) et par roman ***La guerre et la paix***? ■

Les propos de Nina Berberova ont été recueillis à Québec en 1987. Depuis ***L'accompagnatrice*** (1985), ses romans sont publiés en français par Actes Sud: ***Le laquais et la putain*** (1986), ***Astachev à Paris*** et ***Le roseau révolté*** (1988). Actes Sud a encore publié ***Tchaïkovski*** (1987) et annonce une autobiographie qui, suivant les volontés de l'auteure, doit être le premier livre à paraître en URSS.

1. Il ne m'a pas été donné de rencontrer Lydia Korneïevna Tchoukovskaïa, en dépit de mes voeux, ni de mettre la main sur le fameux almanach ***Tchoukokkala*** (dont la réédition est cependant envisagée) réunissant tout ce que l'art et l'édition russes avaient de plus fameux dans les années 20 et que son père, Kornei Ivanovitch Tchoukovski, avait rassemblé. Elle-même expulsée de l'Union des écrivains en 1974 pour son adresse véhémente à Mikhaïl Cholokhov et sa défense de Pasternak, Soljenitsyne, Sinavski et Daniel, elle a contribué à la connaissance d'une autre dissidente fameuse, Anna Akhmatova (***Entretien***, Albin Michel, 1980). Calmann-Lévy a publié deux romans de M^me^ Tchoukovskaïa, ***La plongée*** (1974) et ***La maison déserte*** (1975).

2. Dans ***L'éditeur et son double*** (Actes Sud, 1988), Hubert Nyssen raconte sa fascination pour Nina Berberova et les circonstances qui lui ont permis d'exhumer des oeuvres d'abord publiées en France par les soins du YMCA! M^me^ Berberova raconte qu'un jour, un cinéaste soviétique de passage chez elle, au New Jersey, avisant sa bibliothèque, lui demande la permission de rapporter un de ses livres. M^me^ Berberova lui propose sa biographie de la baronne Budberg, agent double et maîtresse de Gorki et Wells. Le cinéaste répond: «Pas celui-là, tout le monde l'a lu!» Efficace clandestinité!